

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** 24 (1951-1952)

**Heft:** 3

**Buchbesprechung:** Compte rendu bibliographique

**Autor:** Bonnard, G.

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## COMPTE RENDU BIBLIOGRAPHIQUE

### LE VITTORIO ALFIERI DE PAUL SIRVEN.

Il convient de signaler aux lecteurs des *Etudes de Lettres* l'achèvement, l'automne dernier, du *Vittorio Alfieri*, de M. Paul Sirven qui fut professeur de littérature française à notre Université de 1905 à 1928. En acceptant d'y venir occuper, après la mort prématurée de Warnéry et un intérim de plusieurs mois, la chaire qu'avaient illustrée Rambert et Georges Renard, M. Sirven renonçait, non sans regrets, à ses études préférées dans le domaine de la littérature italienne. Il avait alors en chantier une étude sur Alfieri que son nouvel enseignement le contraignit à laisser de côté, sans que jamais il perdît l'espoir de la reprendre un jour. En 1928, il renonça à sa chaire lausannoise, se réinstalla définitivement à Paris où sa famille l'avait précédé et, après une interruption de près d'un quart de siècle, se remit à ses travaux d'italianisant. Un premier volume parut en 1934 aux Presses universitaires de France. Dès lors, avec une ténacité digne d'admiration, sans se laisser rebuter par les obstacles que des éditeurs en difficultés, la guerre, les infirmités de l'âge dressaient sur sa route, il poursuivit son labeur. Un deuxième volume fut publié en 1935. Mlle Droz en était l'éditrice. Elle le fut encore pour le troisième, de 1938, le quatrième, de 1942, et le cinquième, de 1946. La maison Boivin & Cie se chargea dès lors de mener à bien la longue entreprise : le sixième volume porte la date de 1948, le septième de 1950 et le huitième enfin vit le jour en automne 1951. Le Centre national de la recherche scientifique honora d'une subvention la publication des deux derniers tomes.

Huit volumes sur un seul écrivain, si célèbre soit-il, voilà qui peut paraître excessif. Mais ne nous y trompons pas. Chacun de ces volumes est léger à tenir en main, de style alerte et concis ; l'érudition n'en alourdit aucune page ; et l'œuvre entière se lit en moins de temps que la plupart des thèses issues de la Sorbonne.

Le plan suivi est des plus simples. M. Sirven accompagne son auteur de l'enfance à la mort, narrant son existence mouvementée et, dans des chapitres distincts mais intégrés dans le récit de la vie, présentant et critiquant ses œuvres. Le *Vittorio Alfieri* est ainsi composé de deux éléments qui se complètent et s'éclairent l'un l'autre, une biographie et une étude littéraire.

La biographie est éminemment critique. Alfieri, on le sait, écrivit sa propre vie, la fameuse *Vita* qui parut après sa mort. On y vit longtemps une autobiographie aussi remarquable par son exactitude que par son intérêt littéraire. Il y a cinquante ans — ou presque — E. Bertana démontra que l'Alfieri de la

réalité avait été fort différent de l'Alfieri de la *Vita*. A l'aide d'une documentation en partie inédite, M. Sirven reprend la démonstration de son confrère italien, la développe et met un malin plaisir à démolir la légende alfiéresque, à faire tomber le grand homme du piédestal où sa vanité et l'admiration de ses concitoyens l'avaient juché, à le dépouiller des vertus qu'il s'attribuait, à le parer de très humaines faiblesses. Son Alfieri n'est guère sympathique, mais il est vraisemblable et bien vivant.

Dès 1777 — il avait alors vingt-huit ans — et jusqu'à sa mort, Alfieri fut l'amant fidèle — pas toujours — de Louise de Stolberg, la femme du prince Charles-Edouard, le dernier des Stuart qui prétendit à la couronne du Royaume-Uni. Le rôle qu'il joua auprès d'elle le mêla plus ou moins aux intrigues qui se nouaient autour d'elle. Sur cet aspect important de la vie du poète, le *Vittorio Alfieri* de M. Sirven jette un jour particulièrement nouveau, et les nombreux chapitres qu'il lui consacre sont parmi les plus amusants de l'ouvrage.

Bien amusants aussi ses chapitres de critique littéraire. Nous n'avons aucune compétence pour juger de leur valeur réelle. Et c'est peut-être notre ignorance qui nous a permis de les lire avec un vif plaisir. Ils feront sans doute bondir d'indignation les admirateurs d'Alfieri. Mais on ne saurait souligner avec plus d'ironique légèreté les invraisemblances des célèbres tragédies, les exagérations des satires à peine moins célèbres, le manque d'originalité réelle des œuvres en prose qui se prétendent originales. L'écrivain en sort singulièrement diminué. Et, tout en reconnaissant ici ou là — pas très souvent — ses mérites, la beauté de telle scène, de telle page, M. Sirven se complait à le rabaisser, à se gausser de ceux qui voient en lui l'émule des plus grands, le poète qui a donné à l'Italie la vraie tragédie et la satire véritable.

On le voit. Ces huit volumes — et ce n'est pas leur moindre attrait — ne sont pas loin de ressembler à un pamphlet soutenu. D'un pamphlet ils ont constamment le ton. L'auteur y prend à partie son héros, sans s'en cacher, son héros et les champions de son héros. Il se met en avant sans vergogne. Il est partout présent, persifleur, ironique, moqueur tour à tour, mais jamais indigné, indulgent au contraire, amusé toujours. Peut-être beaucoup se refuseront-ils à le prendre au sérieux. Ils auront tort, car, sous ces allures désinvoltes, il y a tout le solide d'une érudition scrupuleuse, et de longues années consacrées à la lecture méditée des œuvres d'un écrivain qui, s'il n'est pas ce qu'on a longtemps cru, n'en demeure pas moins l'une des plus grandes figures de l'Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle.

G. BONNARD.